

Laetitia Devaux

## L'île aux traducteurs

Tout juste un siècle après la mort de Robert Louis Stevenson, on compte plus d'une trentaine de traductions de *L'Île au trésor* en français. La première d'entre elles fut publiée chez Hetzel et Cie en 1885 grâce à un journaliste du *Temps*, Edmond Scherer, qui écrivait en décembre 1883 à Hetzel : « Mon cher ami, laissez-moi vous rendre un service. Il vient de paraître en Angleterre (Cassel et Cie) un livre intitulé *Treasure Island*, l'île des trésors, par un M. Stevenson, 1 vol. [...] C'est plein d'intérêt, non seulement beaucoup de termes nautiques, mais beaucoup de langage, d'argot des marins. Il faudrait donc avoir, pour la traduction, quelqu'un qui sût parfaitement l'anglais et, de plus, qui sût le retourner, arranger, adapter... » Cette traduction fut confiée à André Laurie (pseudonyme de Pascal Grousset, député socialiste de Paris et ancien communal, qui rédigea, sous ce nom notamment, de nombreux récits d'aventures). *L'Île au trésor* parut d'abord au printemps 1884 en feuilleton dans le journal de Scherer, puis en volume chez Hetzel.

Le roman, écrit par Stevenson pour son beau-fils Lloyd Osbourne, est dès cette époque perçu comme un texte « aussi attrayant pour les grands que pour les jeunes ». À ce sujet, la préface d'Hetzel à l'édition originale française est révélatrice : récit apocryphe ou non, elle rapporte comment un digne chef de cabinet du gouvernement britannique, découvrant un soir *L'Île au trésor* oubliée sur une table par son petit-fils, n'alla se coucher qu'après avoir terminé le roman. Pourtant les versions qui paraissent chez les éditeurs au cours du siècle font le plus souvent partie de collections pour enfants. Luxueuses ou bon marché, elles respectent en général l'intégralité du texte original, sont ponctuées de belles illustrations classiques et écrites dans une langue qui ne l'est pas moins, mais ne révolutionnent en rien la traduction d'André Laurie.

À partir des années 1960-1970, cependant, *L'Île au trésor* subit une cure de jouvence qui ne lui est, le plus souvent, guère bénéfique : elle devient la cible d'une exploitation forcenée sous forme de nombreuses adaptations expurgées, de livres-disques, de bandes dessinées qui, dans leur grande majorité, ne délivrent pas la substantifique moelle du texte de Stevenson. Ces adaptations textuelles, visuelles et sonores audacieuses considèrent le roman comme un prétexte plus que comme un texte.

Depuis quelques années, on prend au contraire *L'Île au trésor* très au sérieux : nombreuses sont les collections de poche, nullement destinées aux enfants, à se doter d'une version de *L'Île*, parfois augmentée d'un appareil critique érudit. La prestigieuse Pléiade elle-même prépare plusieurs volumes consacrés à Stevenson.

La première traduction, celle d'André Laurie, eut un devenir paradoxal. Écrite dans une langue très classique et « politiquement correcte », mais assez peu dense, elle fut publiée et republiée, notamment par Hachette, qui reprit le fond Hetzel, sans pour autant satisfaire les autres éditeurs. En effet, ceux-ci choisirent plutôt de faire retraduire ou adapter *L'Île*. Mais, pour la plupart, les traducteurs n'apportèrent que des modifications mineures au texte. *Incipit* d'André Laurie : « On me demande de raconter tout ce qui se rapporte à mes aventures dans l'île au Trésor – tout, depuis le commencement jusqu'à la fin –, en ne réservant que la vraie position géographique de l'île, et cela par la raison qu'il s'y trouve encore des richesses enfouies. » *Incipit* d'André Bay, Stock (1964) : « M. Trelawney, le docteur Livesey, et tous ces messieurs m'ayant demandé d'écrire ce que je sais de l'Île au Trésor, du commencement à la fin, sans rien omettre, si ce n'est la position exacte de l'île, et cela parce qu'il s'y trouve encore un trésor. » Certains, comme le traducteur anonyme de la Librairie commerciale et artistique (1966), cherchèrent à se démarquer des traductions précédentes, variant le ton notamment : « Ils me l'ont tous demandé. Le squire Trelawney, le docteur Livesey et mes autres compagnons. Ils m'ont tous demandé d'écrire l'aventureuse histoire de l'Île au Trésor, du début à la fin, sans omettre le moindre détail, si ce n'est la position de l'île, car d'autres trésors y sont encore enfouis. » Sans grande réussite littéraire ni gloire aucune : nul d'entre eux n'aura bénéficié de la renommée du texte.

L'anonymat dans lequel tous les traducteurs sont restés n'est d'ailleurs pas sans entraîner quelques mystères. Dans le cas le plus simple, le nom du traducteur n'est tout simplement pas mentionné. Plus étonnant, une traduction apparemment identique change curieusement de propriétaire : la version de

Marcelle Hilsum publiée en 1937 est ainsi reprise en 1945 sous le nom de Pierre Lelong. Pseudonyme, vol qualifié ? À l'inverse, Déodat Serval et Théo Varlet, deux traducteurs de *L'Ile au trésor*, ne seraient qu'une seule et même personne (le premier est l'anagramme imparfait du second). Pourtant, ces Dr. Jekyll et Mr. Hyde de la traduction sont les auteurs de deux versions différentes, à peu de choses près, il est vrai.

Geneviève Pirotte, auteur de la dernière traduction en date (parue chez Duculot, Belgique, en 1990, puis chez Actes Sud en 1993) est la première traductrice à vraiment tenter de faire s'exprimer les pirates dans cet *argot des marins* dont Scherer soulignait l'utilisation par Stevenson, plus d'un siècle auparavant. Mais ce langage parlé, imagé, très élidé est parfois pénible à lire, le discours du pirate John Silver notamment : « L'histoire des gentilshommes de fortune, j'veais t'la dire. Z'ont la vie dure et i'risquent la corde, d'accord, mais i's'souilent et i's'empiffrent comme des seigneurs, et une fois l'expédition terminée, c'est des mille et des cents qu'i's ont dans leur poche, au lieu d'quèques misérab'sous. » La version d'André Laurie (1885) était : « Aussi je vais te dire la fin de notre histoire, à nous autres chevaliers de fortune. Nous menons parfois la vie dure et nous courons chaque jour le risque d'être pendus, c'est vrai. Mais nous mangeons et buvons comme des coqs en pâte, et quand la croisière est finie, ce n'est pas cent sous, mais cent livres que nous avons en poche. »

Geneviève Pirotte a visiblement pour souci de donner une version aussi proche que possible de l'anglais. Les traducteurs des éditions enfantines avaient employé une langue beaucoup plus conventionnelle. Par exemple, la chansonnette des pirates (« Fifteen men on the dead man's chest / Yo-ho-ho, and a bottle of rum ») devient chez André Laurie : « Ils étaient quinze matelots / Sur le coffre du mort ; / Quinze loups, quinze matelots / Yo-ho-ho !.. Yo-ho-ho !.. / Qui voulaient la bouteille... » Le même passage, traduit pour Gallimard en 1974 par Jacques Papy qui reprend quasiment le choix de tous les traducteurs, est calqué sur le texte anglais : « Ils étaient quinze sur le coffre du mort... / Oh, hisse ! et une bouteille de rhum ! » Mais la traduction de Geneviève Pirotte se démarque du reste : « Z'étaient quinz'homm' su'l'coff'du mort / Hisse et ho – et un cruchon d'r'hum ! » Si les premiers traducteurs avaient parfois édulcoré le texte, craignant sans doute de choquer leurs jeunes lecteurs – et leurs parents – par un langage jugé trop cru ou trop compliqué, la traduction de Geneviève Pirotte, plus proche du texte anglais, n'est-elle pas cependant un ton au-dessus ?

*L'Île au trésor* fut donc l'objet d'un vaste mouvement éditorial qui aboutit à la parution de près d'une édition chaque année, dès que le texte devint libre de droits (en 1924, semble-t-il). Or, dans cette floraison d'éditions diverses, on ne peut nier le rôle joué par les traducteurs. Les lecteurs français de *L'Île*, selon l'édition qu'ils ont eue entre les mains, ont pu percevoir le texte de manières très différentes, ce qui n'est pas le cas des lecteurs anglophones. Cependant, si la multitude des versions existantes pourrait laisser penser qu'il n'y a plus de voie nouvelle pour la traduction de *L'Île au trésor*, certains se lancent encore dans l'aventure. Peut-être reste-t-il, en effet, à réaliser une traduction qui ne soit ni trop argotique, ni trop banale, ni trop adaptée, ni trop fidèle, pour pouvoir enfin jouir pleinement de l'univers imaginaire que nous a légué Stevenson.

---

Retenons quelques éditions parmi les plus significatives : édition originale d'Hetzel (1885), ou fac-similé chez Gautier-Languereau (1967), traduction d'André Laurie, avec une préface de l'éditeur et des dessins de Georges Roux ; édition parue pour la première fois chez Albin Michel en 1924, traduction d'Albert Savine et d'Albert Lieutaud, comprenant une préface de l'auteur « Mon premier livre » et un poème, également de R.L. Stevenson : « À l'acheteur hésitant » ; édition parue chez Casterman en 1988, texte (très) adapté par Mino Milani (puis traduit de l'italien !) et dessins d'Hugo Pratt : interprétation très libre, mais belle et intéressante ; édition très documentée, Presses Pocket, collection « Lire et voir les classiques », 1991, traduction de Théo Varlet.